



Il eut le courage de toucher ce cadavre. (Page 15.)

s'écria Maurevel : une arquebusade, un coup de rapière, un coup de marteau, un coup de ch net, un coup de ce que vous voudrez ; mais finissons-en, si vous voulez arriver à temps, comme nous l'avons promis, pour aider M. de Guise chez l'amiral.

Coconnas soupira.

— J'y cours ! s'écria La Hurière, attendez-moi.

— Mordi ! s'écria Coconnas, il va faire souffrir ce pauvre garçon, et le voler peut-être. Je veux être là pour l'achever, s'il est besoin, et empêcher qu'on ne touche à son argent.

Et mû par cette heureuse idée, Coconnas monta l'escalier derrière maître La Hurière, qu'il eut bientôt rejoint ; car, à mesure qu'il montait, par un effet de la réflexion sans doute, La Hurière ralentissait le pas.

— La suite au prochain numéro. —

LES

BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ

PAR

GEORGE SAND

(Suite.)

X

Les voix se perdirent, mais Mario les avait reconnues. C'étaient celles de la Flèche et du vieux Sanche.

Le courage lui revint tout à coup, bien que cette découverte n'eût rien de rassurant.

Mario n'avait pu ignorer longtemps l'affaire de la Rochaille, et il sentait bien que l'assassin

de son père, l'âme damnée de d'Alvimar, était désormais le plus mortel ennemi du nom de Bois-Doré ; mais le concours de la Flèche dans ce coup de main lui fit espérer que Sanche avait pour auxiliaire la bande des bohémiens, les anciens compagnons de misère de l'enfant en voyage.

Il pensa avec raison que ces vagabonds avaient dû s'associer à d'autres bandits plus déterminés ; mais tout cela lui parut moins redoutable qu'une expédition en règle, ordonnée par les autorités de la province, comme on aurait pu le craindre, et, un instant, il eut la pensée de se rendre la Flèche favorable s'il pouvait l'attirer seul de son côté. Mais la méfiance lui revint, lorsqu'il se rappela de quel air brutal et sombre le bohémien lui avait parlé en ce même lieu, quelques mois auparavant.

Il se prit alors à réfléchir sur les paroles qu'il venait d'entendre. Il sentit qu'il avait besoin de sa lucidité pour les comprendre et en tirer parti au besoin.

Sans doute les envahisseurs attendaient un renfort qui n'arrivait pas assez vite au gré de Sanche. « Ils n'arriveront pas avant lui ! » Le lui ne pouvait être que le marquis, dont on redoutait le retour. « Tant mieux ! notre part sera meilleure, » indiquait chez la Flèche l'espoir du pillage. « Imbéciles, qui croyez prendre tout seuls... » (ce château, apparemment), c'était l'aveu de l'impuissance des assaillants à faire le siège du manoir avec quelque chance de succès.

Enfin, Mario, qui avait aperçu des figures barbouillées, masquées, horribles et grotesques, des déguisements endossés sans doute par les bohémiens pour épouvanter les paysans du bourg et de la ferme, et qui, malgré sa vaillance, en avait été effrayé lui-même, se trouvait plus rassuré d'avoir affaire à des coquins en chair et en os, qu'à des êtres fantastiques et à des périls inexplicables.

Ne pouvant rien faire pour le moment que de se tenir caché, il attendit que les voix et les

pas fussent éloignés de la grille, pour s'en éloigner lui-même et chercher un refuge contre le froid de la nuit dans une des petites fabriques du jardin.

Il pensa avec raison que le labyrinthe, dont il connaissait si bien les détours, lui permettrait d'échapper pendant quelques instants à l'éventualité d'une poursuite, et il s'y engagea, en se dirigeant avec certitude vers cette petite chaumière que l'on appelait par métaphore le palais d'Astrée.

Il y était à peine entré, qu'il lui sembla entendre des pas sur le sable de l'allée circulaire.

Il écouta.

— Ce sont des feuilles sèches que le vent fait tourner, pensa-t-il, ou quelque bête de la ferme qui se sauve ici. Mais, s'il en est ainsi, la grille du jardin serait donc ouverte ? Alors, je suis perdu ! Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

Cependant le bruit était si léger, que Mario s'enhardit à regarder à travers le lierre qui tapissait sa retraite, et il vit un petit être qui tournait, indécis, comme pour chercher un refuge dans le même lieu.

Mario n'avait pas eu le temps de fermer la porte de la chaumière derrière lui ; le petit être entra et lui dit à voix basse :

— Est-ce que tu es là, Mario ?

— C'est donc toi, Pilar ? lui dit l'enfant, surpris par un sentiment de joie en reconnaissant sa petite compagne qu'il avait crue morte.

Mais il ajouta tristement :

— Est-ce pour me livrer que tu me cherches ?

— Non, non, Mario ! répondit-elle. Je veux me sauver de la Flèche. Sauve-moi, mon Mario ; car je suis trop malheureuse avec ce maudit !

— Et comment pourrais-je te sauver, moi qui ne sais comment me sauver moi-même ?... Va-t'en d'ici ou restes-y sans moi, ma pauvre Pilar ; car ces bandits, en te cherchant, vont me trouver aussi.